



**Théâtre de Buée présente**



**Je suis une  
biche d'élevage  
communiste**

Une proposition collective de **Séverine Batier, Fabrice Dupuy,  
Frédéric Faure et Tamara Schmidt.**

Ce projet a été réalisé à l'occasion des 6<sup>e</sup> Théâtrales du Musée des Automates et de la 3<sup>e</sup> édition du Festival J'acte et jactes de Limoux (11300).

Il a obtenu le prix de la ville de Limoux lors du concours de formes courtes.

## LA BANDE DES QUATRE

Nous sommes acteurs, metteurs en scène, auteurs, nous travaillons ensemble depuis une dizaine d'années au gré des projets des uns et des autres ; cette fois, nous avons répondu à l'invitation de Séverine Batier du Théâtre de Buée, à participer au Festival de Limoux.

Celui-ci proposait un concours de formes courtes, chacune n'excédant pas 15 minutes, sur le thème Les artistes et le pouvoir. Dans chaque groupe, au minimum composé de 3 personnes, chaque élément mettait en scène une forme dans laquelle les autres jouaient. Le lauréat du concours gagnait la somme de 2 000 euros.

C'est l'occasion, pour des partenaires et amis de longue route, de retravailler ensemble. Nous sommes proches les uns des autres, un lien d'amitié s'est tissé au fil des années et des expériences théâtrales communes. Et cette complicité se retrouve assez naturellement sur le plateau.

## LES ARTISTES ET LE POUVOIR

Ce thème très fort, nous inspire et nous invite à questionner notre rapport à nous-mêmes, à nos pairs, aux moyens de production et aux instances décisionnaires mais aussi à notre place de citoyen à l'intérieur de la République, de Français, d'homme dans le monde.



C'est donc un projet qui s'est créé grâce à une « commande » aux règles contraignantes. Son thème était en accord avec ses règles, à savoir le pouvoir partagé des 4 metteurs en scène-participants-comédiens, et cela nous a donné envie d'y répondre.

Travailler sur notre rapport au pouvoir en acceptant de se déplacer (passer de comédien à metteur en scène et inversement) puis remettre le fruit de notre travail au jury d'un concours avant même de se retrouver face au public, cela nous plaçait dans le vif du sujet.

Notre rapport aux pouvoirs internes et externes est un thème crucial pour penser notre art aujourd'hui et pour penser la vie en général.

Quid de nos rêves, de notre engagement et de ceux de notre jeunesse ? Quid de notre précarité à plus de 40 ans, toujours émergents, dans un contexte de crise et de coupes budgétaires ? Quelle force, quelle vitalité, quelle folie nous poussent à continuer encore et à être là, encore ? Questions qui ne concernent pas uniquement les artistes, mais qui, par leur prisme singulier peuvent réfléchir une lumière qui éblouit tout le monde.

Car ce projet, nous tenons à le dire, est un projet poétique. Nous n'avons pas de « message » à donner si ce n'est qu'on peut faire art de tout bois, avec très peu d'argent parce que c'est notre devoir, par rapport à nous même, au public et à l'Art en général. En tant que tel, il est profondément politique. C'est une œuvre de résistance. D'où son titre, provocateur, qui nous parle d'un « isme » qui n'a peut-être jamais existé que dans certains cœurs et certaines « « têtes dures », mais qui nomme ce monde qui est derrière nous et dont nous nous souvenons.

Chacun a répondu à cette question de l'artiste face au pouvoir de manière complémentaire sans concertation. Le tout offre 4 gestes à la fois denses et jetés, dans une démarche proche de la performance. Certains sont plus écrits, d'autres viennent de l'improvisation. Ils se répondent sans le vouloir et prennent leur sens dans leur juxtaposition. Aucun d'entre nous n'a abordé la question de la même façon. Le mélange des formes attise la réflexion que ne manque pas de susciter l'ensemble. Le fait que tous participent au projet de chacun renforce l'esprit collectif du groupe et donne au spectacle sa cohérence.

## LES QUATRE FORMES

Dans l'ordre où elles ont été présentées à Limoux : *Une question de principes* ; *Fuck me again* ; *La plaie et le couteau* ; *Tribute to M. A.*

### Une question de principe / Séverine Batier



Je suis partie de la phrase de Robespierre : “ Que périssent les colonies plutôt qu’un seul de nos principes. ” Elle me paraît refléter le pouvoir au sein du politique, mieux, l’exercice du pouvoir. Robespierre lance cette phrase à l’assemblée alors qu’il est membre du comité de Salut public, organe exécutif de la première République en 1794. Il la lance au sujet de la loi contre l’esclavage. Il dit là, que la République doit renoncer à ce moyen de coercition, certes, mais aussi à cette source de richesses inépuisables que sont les colonies pour la France. Parce qu’elles ne correspondent pas aux principes de la Révolution. Il dit ça en février et nous savons qu’en août il sera exécuté. Pendant quelques années l’esclavage sera aboli et avec lui toute la manne que représentaient les esclaves. Puis Napoléon rétablira tout ça. Et il faudra attendre un siècle pour que l’esclavage soit définitivement aboli. Quand aux colonies nous savons les bains de sang qu’a répandu la conquête de leurs indépendances.

Alors j’ai eu envie de nous confronter, en tant que citoyens et en tant qu’artistes, à nos positions politiques, à nos principes de vie et d’hommes, à ce qui nous tient, à ce qui nous constitue, mais aussi à nos lâchetés quotidiennes, à nos pauvres arguments face à notre manque d’engagement.

J’ai traversé, sous forme de listes de principes, les phrases qui m’ont marquée, dans l’histoire ancienne et récente, les phrases entendues ou dites qui m’ont constituée mais aussi celles qui m’ont fait rugir, qui m’ont désespérée. Vous trouverez des principes issus de la Révolution de 1789, de mai 68, certains de la guerre de 40, mais

aussi ceux des grèves des intermittents de 2003 ou des slogans d'Act Up érigés en principes, aussi bien que des principes qui sont directement liés à la pratique de l'art dramatique et à l'art en général. Livrés en un temps record, ces principes sont dits par chacun des acteurs tour à tour, ils sont contredits, acceptés ou tombent à plat par la réaction ou par l'absence de réaction de ceux qui les reçoivent. Les acteurs recevant peuvent réagir poétiquement, physiquement ou pas. A priori sans commentaire sonore.

Le fait d'enchaîner avec le principe suivant est aussi une manière de répondre, certains principes pouvant s'annuler ou se superposer, ou passer à un tout autre sujet, ce qui est aussi une façon de répondre. Les acteurs ont très peu de temps de réaction. Il y a 60 principes qui seront énoncés deux fois, la deuxième fois dans un ordre différent pour créer d'autres associations d'idée.

\* \* \*

## **Fuck me again (it's not so good but we like it) / Fabrice Dupuy**



La cooptation, le bon vouloir du prince, l'aridité, la grossièreté, l'absurdité dérisoire et systématiquement dénuée d'humour et la plupart du temps d'intelligence des réponses négatives faites aux artistes qui tentent coûte que coûte et sans succès de faire partie de " l'élite " des artistes institutionnels, voici le suc(k) de ces 15 minutes à venir. Pour y parvenir, je ferai travailler les trois acteurs sur mon texte *Fuck me again*, troué par la lecture de lettres de refus.

*Fuck me again* correspond à la parole d'un artiste, morcelée en deux points de vue qui se répondent. Le premier correspond au JE du poète qui s'auto-dépeint en s'adressant à l'institution, le second (TU) à la description de l'entité personnifiée du pouvoir par le prisme sensible du poète.

\*\*\*

## La plaie et le couteau, un processus / Frédéric Faure

Dans *Le Procès*, après être sorti de la salle d'interrogatoire, Joseph K. doit encore franchir cette immense porte qu'Orson Welles trouva par hasard à Zagreb.



### **Présentation**

*Le mot processus, dans son origine latine, signifie aller de l'avant, une marche qui va avec un changement. Il désigne en psychanalyse un mode de fonctionnement de l'appareil psychique. C'est en croisant ces deux significations qu'il faut entendre le sous-titre de cette petite forme.*

Cela ressemble à une analyse, mais debout, plutôt dansante. Une femme, metteur en scène, se plaint d'être sous l'emprise de son acteur principal : ce dernier risque une fois encore de saboter son projet, en la grillant auprès des institutions, une autre sorte de tyran, dont elle aimerait aussi s'affranchir.

Une pythie baudelairienne vient jouer le rôle de révélateur. Grâce à celle-ci, la femme prend conscience de ses démons destructeurs. Elles chantent en chœur les dernières strophes de l'Héautontimorouménos (le bourreau de soi-même, en grec) : « Elle est dans ma voix, la criarde ! / C'est tout mon sang, ce poison noir ! / Je suis le sinistre miroir / Où la mégère se regarde. / Je suis la plaie et le couteau !... »

Le processus se poursuit. Délaissant la plainte, la femme est prête à reconquérir son pouvoir de création, elle amorce un geste libérateur, une volte-face digne d'une danseuse de flamenco.

\*

L'éclairage, sans verser dans le fantastique, ne craint ni les ombres ni quelques déformations énigmatiques. Il est de préférence indirect et varie d'intensité au fil de la scène.

Les mouvements des comédiens répondent à une certaine logique géométrique, une géométrie sensible, plus chorégraphique que plastique, et de laquelle ils ne sont pas prisonniers. (Dans l'introduction, la pythie par petits bonds se moque de la transversale qu'elle dessine avec précision.)

Les lignes de forces de leurs déplacements ou de leurs positions sont comme des repères cartographiques qui les aident plus à s'orienter qu'à créer de belles images.

Un même morceau de musique introduit et conclut la proposition, lui donnant l'allure d'un cercle. La répétition est redoublée par le style de musique choisi, lui-même répétitif. *Revisiting The Don* de Michael Nyman est inspiré par l'œuvre de Mozart, il est traversé de courants contraires : lyrique et mathématique, mélodieux et métronomique, boisé et synthétique.

Il semble fait pour évoquer dans ses boucles les obstacles auxquels se heurte la figure de l'artiste romantique, ce souverain déchu que condamne à l'asservissement un monde phagocyté par la marchandise, et où les portes ne s'ouvrent que sur d'autres portes...

Emblème contemporain de cette contradiction, Orson Welles, dans son autobiographie, fait bien sentir l'ampleur du paradoxe : « Parce que les films sont trop longs à faire et qu'ils coûtent cher. Parce que cela demande trop de temps de trouver l'argent. J'ai passé la plus grande partie de ma vie à *essayer* de faire des films. »

\*\*\*

## **Tribute to M. A. (une compatriote ou presque) / Tamara Schmidt**



Marina Abramovic (artiste performeuse serbo-monténégrine née en 1946 à Belgrade) est certainement de tous les artistes que j'aime, celle qui me parle le plus et pas seulement parce que je viens comme elle d'un pays qui n'existe plus : l'ex-

Yougoslavie. C'est en voyant la vidéo de « Balkan baroque » réalisée par Pierre Couliboeuf sur la vie et le travail de cette artiste, et surtout en entendant une liste de mots qu'elle dit en serbo-croate, que m'est venu le désir d'agrandir cette partie, comme de regarder à travers une loupe ce fragment pour en faire un élément qui a sa vie propre dans la petite forme que je propose.

Cette liste est constituée de mots qui témoignent tous d'un état de guerre, tant les mots qui ont trait au corps et aux états du corps, que ceux qui ont trait à l'esprit, que ceux encore nommant des objets (surtout des armes).

Les trois acteurs vont dire ou plutôt « expulser » ces mots, principalement en serbo-croate et parfois en français, en circuit fermé triangulaire. Il y a 65 mots dits sans ordre précis, la répétition d'un même mot est possible, le rythme est soutenu et sans silence. Il n'y a ni début, ni fin : cela pourrait avoir lieu depuis toujours et se répéter à l'infini (ce sont les règles de la proposition « chaque forme doit durer environ 15 min. » qui délimitent sa durée). Les spectateurs reçoivent ces mots indirectement : cela les concerne parce que le circuit existe par des acteurs et leur corporalité, mais cela leur échappe également, car ils en sont exclus (ou à l'abri !).

Par moments ce flux inéluctable est troué par les acteurs : ils s'étreignent, jouent au jeu des « petits papiers » (sur lesquels sont écrites différentes propositions d'improvisations à effectuer), écoutent sur dictaphone des chansons de variété yougoslave. Se créent alors quelques oasis de vie où l'illusion d'un ailleurs peut être partagée.

Cependant la catastrophe n'est jamais loin. Est-elle passée ou à venir ? Quel est l'espace possible de la liberté ? Quel est le pouvoir en question ? Qu'est-ce qui manque le plus en état de guerre l'art ou le pain ? Comment la part intime de chacun se relie au politique ? Il s'agit d'explorer ce paradoxe, puisque l'intime n'a de sens que de se soustraire au regard.

\* \* \*

## ELEMENTS BIOGRAPHIQUES

**Séverine Batier.** Formée aux ateliers de Jean-François Sivadier de 1992 à 1994, elle a joué principalement avec Vincent Lacoste (4 spectacles) Catherine Vallon (4), Laurence de la Fuente (2) Tamara Schmidt (1) et Sébastien Derrey (1). Elle travaille régulièrement depuis 2007 avec Pascale Nandillon, Atelier Hors-champ ; elle a été assistante pour *Le petit Poucet* et comédienne sur *Forces. Eveil, L'Humanité* d'August Stramm (2010/11) créé au Théâtre Vidy Lausanne ; en cours, *Macbeth Kanaval* d'après Shakespeare créé à la Fonderie au Mans, en tournée au Théâtre du Soleil, à l'Echangeur (Bagnole), au TU de Nantes... Metteur en scène, elle crée *Richard III* de Shakespeare, *Don Juan* de Lord Byron, *14 Juillet*, une révolution en Europe. Elle fonde le Théâtre de Buée en 2002.

**Fabrice Dupuy.** Il joue au théâtre, notamment, dans *La Nostalgie de l'Avenir* (d'après La Mouette de A. Tchekhov), *Woyzeck* de G. Büchner, *Histoire Naturelle des Morts* d'E. Hemingway, *Gens de Séoul 1919* d'O. Irata, *Kafka eine Comedie* de Franzobel, *Richard III* de W. Shakespeare, *Un garçon sensible* monologue de N. Fretel, *L'Entre-Deux* et *Rose*, *La Nuit australienne* de N. Renaude, *Ma Vie* adaptation pour un monologue de la biographie de M. Chagall, *Les Petites Heures* de E. Durif, *Les Limiers/La Nuit* de Sophocle et B.-M. Koltès, *Qu'importe, le ciel est Partout* de P. Gratien Marin, *L'Enfant* de J. Vallès, *Médée* de Corneille... Il écrit pour le théâtre *le Don des Larmes*, *Fuori*, pièce sonore diffusée en 2011 sur plusieurs radios belges et françaises, *Jumel*, création à Marseille et Taïwan en 2010, mise en scène Franck Dimech, *H.N.d.M. adaptation d'après Histoire Naturelle des Morts* de E. Hemingway, *Le Témoin*, texte pour un espace sonore créé à la Maison Folie de Lille-Wazemmes en février 2006 et *Lui dit-elle* création performative à Marseille en mai 2005 aux Bancs Publics, le Bureau des Compétences et Désirs et les Grands Bains Douches de la Plaine.

**Frédéric Faure.** Né en 1963, il est l'auteur des textes *Calaisiennes*, *Esquisses de Londres* et *Vert Secret* (publiés respectivement dans les revues *Po&sie* n° 63, *N 4728* n°19 et *remue.net*). Il a fait, du récit *Vert Secret*, des lectures musicales et a joué dans *Richard III* de Shakespeare et *Don Juan* de Byron mis en scène par Séverine Batier et *Trahisons* de Pinter mis en scène par Vincent Lacoste. Il a réalisé le film *Le Baron Pourquoi* (d'après un conte d'Edward Lear) et mis en scène un spectacle de ses courtes pièces intitulé *Un bouquet de catastrophes*. Il fait actuellement des lectures de *La Fourrure de ma tante Rachel* de Raymond Federman (à La Parole errante, au Vent se lève et à la médiathèque de Montrouge) et publiera dans la revue *Europe* en 2013 un texte de fragments : *Carnet de brouillard dissipé*.

**Tamara Schmidt.** Après une formation au Conservatoire d'Art Dramatique et au Studio de danse contemporaine à Lausanne en Suisse, elle est reçue dans la classe libre de l'école Florent. Elle met en scène *l'Orestie* d'Eschyle (prix de la mise en scène dans le cadre de l'école en 1992). En danse, elle rencontre Carolyn Carlson, Diane Decker, Marie-Jeanne Otth. En théâtre et cinéma, elle rencontre en stages : Claude Régy, Bruno Meyssat, Antoine Caubet, François Verret, Nicolas Klotz et J-P Civeyrac. Elle travaille entre autres avec Dominique Féret *Qui je suis PP Pasolini* au Paris-Villette 1996, Eric Didry *Récits Reconstitutions* au TGP 1998, Marc François *Le roi sur la place de H. Broch* à Dieppe en 1998, Catherine Vallon pour six créations, Patrick Haggiag *Le chant des chants* 2005, Jean-Christophe Boclé *La Sirène* 2005, Séverine Batier *Don Juan Lord Byron Anis Gras* 2007 et Jean-Michel Rivinoff *L'immigrée de l'intérieur A. Ernaux* CDN Orléans 2010. Elle crée la compagnie de l'Esperluette et présente avec Delphine Zucker *Conversation en Sicile* d'E. Vittorini à la Caserne de Pontoise 2002, *Mad Girl's Love Song S. Plath Anis Gras/ Bains Connective* Bruxelles 2006.

## PRESSE

L'INDEPENDANT, jeudi 14 juillet 2011, Bruno Coince, Limoux :

### « **L'artiste face au monde du pouvoir ressemble à de la buée sur une vitre**

Le théâtre de Buée ne s'effacera pas de notre mémoire.

**Lundi et mardi, en soirée, dans le cadre du festival de théâtre "J'acte et jactes", la compagnie "Théâtre de Buée" a présenté quatre "formes courtes". Une prestation qui a laissé des traces.**

Désabusé. Un zeste cynique. De l'ironie nimbée d'amertume. Le thème de l'artiste face, contre et sous les pouvoirs (élus, intellectuels institutionnalisés, censeurs de tous poils, penseurs BCBG pour prêt-à-porter télévisuel, dictateurs...) a été décliné par les acteurs du Théâtre de Buée (Paris 11e).

Contre la bienséance non dérangeante

Le nom de cette compagnie, créée en 2002, a été choisi par Séverine Batier, la directrice artistique et auteure de pièces car la buée, précaire, s'efface aisément, mais l'artiste, face au pouvoir, persiste à exister car il ne manque pas de souffle et donc d'haleine dont la buée peut naître (et n'être que buée).

Persister ? Tel est Fabrice Dupuy qui a mis en scène ses propres déboires dans "**Fuck me again**" : le refus de son manuscrit par des intellectuels en chambre, subventionnés par des collectivités territoriales dont l'enjeu culturel se résume à la bienséance non dérangeante.

"Conservatisme est un mot qui commence mal", disait Sacha Guitry.

Le Théâtre de Buée incarne à sa manière ce mot d'esprit qui ne manque pas de sel pour dénoncer un monde cérébralement aseptisé duquel s'est absentée la chair, le sang, la peau, les humeurs, les odeurs...

"**La plaie et le couteau** ", de Frédéric Faure, a justement offert une cure de rappel sous les oripeaux de vampires sarcastiques dégoulinant sanguins de regards torves.

Le sang, synonyme de violence et de guerre, était aussi convoqué par Tamara Schmidt dans "**Tribute to Marina** ", avec des mots jetés comme des cris, voire des balles.

Le meurtre fondateur

La révolution de 1789, sanglante s'il en fut, est-elle vraiment synonyme de chaos ? Si oui il en est cependant sorti les grands principes sur lesquels fonctionne encore la République française.

"En très peu d'années, des révolutionnaires ont créé notre système politique actuel", a confié Séverine Batier, subjuguée par cette période historique fondatrice d'une nation et de son pouvoir politique, et qui sert de toile de fond à sa pièce intitulée -bien sûr- "**Une question de principe**".

La déclaration des droits de l'Homme et du citoyen est née à l'ombre de la guillotine... »